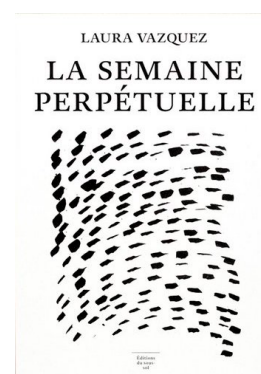


COCKPIT CRITIQUE CLUB

LA SEMAINE PERPÉTUELLE de Laura Vazquez Éditions du sous-sol, 2021



Ce beau roman nous plonge dans l'univers d'une famille d'ouvriers avec le père maçon, une mère morte et une grand-mère à l'hôpital et les enfants, deux adolescents Salim et Sarah qui passent tout leur temps sur Internet. Oui, ici on dit « Internet » et pas Google, Instagram, Youtube, Facebook ou Tik-Tok mais surtout le « réseau ». D'ailleurs, ici la langue de Vazquez fonctionne comme un réseau c'est-à-dire un ensemble de lignes, de bandes entrelacées faisant monter le sens du récit dans des formules chocs puis le diluant dans un tissage alliant très énergiquement développements et digressions. Pourtant, Vazquez n'imité pas le « réseau » mais elle expose seulement comment les mots, nos mots et aussi les siens sont hantés par une réalité et une vérité impossible, mots dont l'horizon est la mort dans un angoissant spectacle individuel (« Sara écrivit le mot OMBRE dans son téléphone. Elle regarda des vidéos d'ombre » p 162) ou collectif (« Salut à toutes et à tous aujourd'hui, on se retrouve pour une nouvelle vidéo sur le thème de la pensée, c'est-à-dire de la mort » p 197). À la fin, cette Semaine perpétuelle (comme on dit la Semaine sainte) esquisse quelques caractéristiques théologiques à prendre au pied de la lettre : « Peut-être qu'elle ne pense pas. Peut-être qu'elle se dit : Je suis dieu. Toute la journée, elle se dit : Je suis dieu » (p 295). Dieu et non déesse. Mais peut-être faut-il en passer par là, pour que ce roman s'impose comme un genre à part entière à mi-chemin entre la poésie faite récit et le récit devenu une langue autant à voir qu'à écouter.

#jeveuxquemapoesiepuisseetrelueparunejeunefillede14ans